



Les recensions de l'Académie d'octobre 2026¹

Mythes et réalités de l'imaginaire colonial français au XIXe siècle / Hédia Khadhar

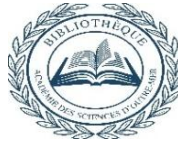
Éd. l'Harmattan, 2026

Cote : 70.465

Madame Hédia Khadhar, professeure émérite à l'Université de Tunis, est diplômée ès lettres et sciences politiques et elle s'intéresse à la colonisation, tant comme historienne que littéraire. Elle veut donc se consacrer à un domaine peu ou mal fréquenté, dit-elle, par les auteurs francophones et la critique, pour ce qui est du XIXe siècle, mais tout de même bien existant, comme l'atteste une bibliographie partielle sur ce sujet en développement ; domaine compliqué aussi, comme le reconnaît l'auteure, par les idéologies et les mentalités différentes de celles d'aujourd'hui.

Après une présentation de la situation littéraire et historiographique, montrant la situation intérieure de la France, Hédia Khadhar en vient à l'Expansion coloniale, à toutes les doctrines qui prennent leur essor, tant au lieu de rencontre de *La Petite Vache*, qu'avec les Missionnaires et surtout l'ouvrage de Paul-Leroy-Beaulieu, *De la colonisation chez les peuples modernes*. On s'interroge alors sur les sens de certains mots et leur distinction de Voyageur, Missionnaire, Explorateur, Soldat en face de Colon et Colonisateur, car chaque terme risque la confusion avec son synonyme et peut donner naissance à des interprétations tronquées et engendrer des mythes au-delà de la réalité, ce que montre très bien l'analyse présentée.

Deux exemples littéraires vont illustrer la réflexion de Madame Hédia Kadhar qui insiste sur le manque de contextualisation : Alphonse Daudet et Guy de Maupassant. Pourquoi eux et seulement eux ? Car, dira-t-on, on a eu Chateaubriand et les *Natchez*, pour l'Amérique, et encore d'autres en Afrique, comme Adolphe Belot et sa *Vénus noire*, ou Ernest Daudet, Eugène Fromentin uniquement présent dans la bibliographie. Sans doute parce qu'on peut trouver encore plus dans certains livres des idées raciales, voire racistes, comme pour le *Code noir*, cet ensemble tranchant avec l'humour parodique de Tartarin ; parce qu'on s'intéresse ici davantage à l'Algérie ; parce que les ouvrages cités de *Tartarin* et *Bel ami* sont d'une lecture fréquente même chez les jeunes ; parce que les mythes et les fantasmes de Tartarin sont



plaisamment outranciers, comme les récits de Georges Duroy sont transposés et dignes des journaux et gazettes de l'époque. Reste que les commentaires de seulement quelques pages sur Daudet et Maupassant pourront laisser parfois les lecteurs sur leur faim... Ils devront à bon escient retourner à l'analyse générale et pertinente de l'imaginaire colonial.

En effet, deux autres chapitres apporteront alors une réflexion : le VI : « Politique coloniale et développement des thèmes colonialistes. Du Premier ministre Ferry jusqu'à l'exposition 1900 », et le VIII « Portrait du colonisé ». Le chapitre VI, concis mais d'une synthèse claire et consistante, montre le rôle essentiel de Jules Ferry, des économistes, des catholiques, ayant déjà contribué au développement colonial depuis le XVI^e siècle, et celui de l'école pour la connaissance et l'expansion.

Le chapitre VIII s'efforce de montrer combien on a une image du colonisé qui reste dans celle du sauvage, du primitif, d'une sorte d'animal ; la colonisée n'a pas une meilleure image. On est donc en présence d'un mythe, celui qui renvoie à Rousseau, encore bien rapidement présent avec une seule citation, et à Hobbes et sa théorie du « loup pour l'homme ». On trouve ensuite une présentation courte mais assez représentative de la langue du colonisé, et un paragraphe sur le fonctionnement du mythe.

Un livre donc qui se veut une mise en relief sur une période et un thème considéré comme mal mis en valeur jusque-là, et sujet, surtout de nos jours, à des polémiques. Un livre parfois sobre, mais dense, d'une synthèse qui reste pratique et souvent appréciable.

Guy Lavorel



Les recensions de l'Académie d'octobre 2026²

Quels lieux pour les littératures en langues africaines ? / Xavier Garnier ; avec la participation de Kazin Barber, Mélanie Bourlet et Alice Chaudemanche

Éd. Karthala, 2025

Cote : 70.267

Xavier Garnier, avec la participation de Karin Barber, Mélanie Bourbet et Alice Chaudemanche, veulent faire connaître des langues africaines méconnues et leurs autrices et auteurs, par le biais de l'écolinguistique, c'est-à-dire une linguistique dépendant du contexte local, pour comprendre la culture et l'influence des lieux. 51 langues et plus de 100 renvois en index aux autrices et auteurs. Voilà donc un défi. On nous a si souvent proclamé la disparition de tant de langues africaines, que cette présentation d'une nouvelle sociologie apparaît bienvenue.

Des myriades d'allusions, d'anecdotes empruntées au wolof, au poular, au swahili, au zoulou au yoruba et à bien d'autres langues locales, viennent montrer et révéler une part de la sagesse accumulée, des proverbes, de la pensée du quotidien, des échanges qui confrontent oralité et écriture, des légendes et de la transmission par les ancêtres. C'est au sein de communautés, de « milieux » littéraires qui ont su profiter d'installations locales, que cette littérature, d'abord régionale mais s'extériorisant petit à petit, a pu s'installer, relayée ensuite par les réseaux sociaux et les échanges numériques.

On est face à des témoignages qui en disent long sur des territoires trop ignorés. Bien sûr il y a une multitude de références, un foisonnement pour ces 50 langues et 125 autrices et auteurs, mais comment y échapper dans cette volonté de sauver un trésor caché souvent mal connu ou même inconnu. Sont alors mis à la lumière des auteurs comme D.O. Fagunwa, Boubacar Boris Diop, Shaaban Robert, pour des « écrits mêlés à la terre » ou des « affleurements », selon les beaux titres de chacune des deux parties.

C'est donc un livre qui a voulu réhabiliter une littérature que les éditeurs n'avaient que peu promue. C'est un défi, une dynamique d'allure dispersée, mais un espoir de découverte dans un monde qui se restreint aux grands phénomènes. L'auteur alerte en conclusion sur « l'œil noir de la censure d'autant plus vigilant qu'ils savent que ces petites brochures véhiculent une énergie puissante et nécessaire ». Selon un proverbe peul, « *Quand la mémoire va chercher du bois mort, elle ramène le fagot qui lui plaît.* » Et pour le bois vivant, la cueillette est multiple et fournie. Merci à ceux qui ramassent !

Guy Lavorel



Les recensions de l'Académie d'octobre 2026³

J'étais roi à Jérusalem : roman / Laura Ulonati

Éd. Actes Sud, 2025

Cote : 70.099

Il y a des enfants rois ; en voici un qui a gardé son enfance et le chante au son de son oud ; il le dit : « Moi, je suis surtout un homme qui rit, un homme qui joue. Moi, Wasif, fils de Jiryis Jawharyeh, j'étais roi à Jérusalem. » Roi de bric et de broc, roi kaléidoscopique puisque tout à la fois « musicien, employé de mairie, buveur, coureur, croyant incertain ». Or, à Jérusalem-Est, on ne saurait l'oublier, on rencontre des « tremblements de terre » et il faut faire face ! Ce sont des séismes, mais aussi les antagonismes sortant de la diversité d'une ville « qui mélangeait, qui mangeait ensemble tous les dialectes de la Méditerranée, les faisait rimer » et regroupait les religions et les « gens de terre sainte », avant bien des conflits.

Mais Jérusalem vit, et c'est ce que ce roman veut dire ; vit de plaisirs, de regrets, d'amour et d'amitié. Il y a tant de boutiques, de rencontres possibles, d'ivresse, tout ce qui permet de se raccrocher à quelque joie, entre deux désespoirs : « Aux heures de désespoir, ce qui compte, c'est ce qui aide le présent à durer ; c'est ce qui l'empêche de partir tout à fait. C'est lui offrir une cachette, un refuge, une chose à laquelle s'agripper. Ça peut être un abri aussi petit qu'une chanson ou une musique, aussi simple qu'une photographie ».

Voilà donc un livre qui pétillait de poésie du quotidien, de confidences, celles d'un roi de fête et aussi d'heures plus amères. Et l'on mesure la ville et la vie avec une aune variant au gré des professions et des aléas de la vie. On nous avertit dès le début : « Pour bien raconter, il faut interpréter, faire miroiter ensemble toutes les facettes d'un thème. Faire sonner sur un rythme commun les ornements, les variations et développements, pour qu'à la reprise, le barrage entre le passé et l'avenir cède ». Nul doute que le but est atteint, tout se révèle quand on dit et aussi quand on quitte. Car la frontière entre passé, présent et futur disparaît : « Dans notre langue, il suffit d'ajouter un signe à la racine pour dire l'avant ou l'après. D'un geste, d'une arabesque, *je suis* peut se transformer en *j'étais* ou *je serai*. Quand vous êtes du futur, vous êtes du passé. Je peux creuser en moi et retrouver l'enfant que j'étais. Il ressemble à l'un de ceux réfugiés qui grandissent dans des camps. Des princes héritiers à qui l'on a transmis la conscience du malheur et le devoir d'y survivre mais aussi la lumière qui *là-bas* accompagne le vent, le parfum des agrumes qui s'y attarde parmi les maisons ». Le lecteur suivra donc cette pérégrination aux multiples découvertes, grisé par un style vif, alerte, poétique, et sera sans doute tenté de dire après : « J'étais roi à Jérusalem »...

Guy Lavorel



Les recensions de l'Académie d'octobre 2026⁴

Lumière de Mayotte / Philippe Siguret

Éd. de la Comté, 2025

Ce livre a plus d'une originalité. C'est le journal de bord d'une équipe de quarante-huit monteurs électriques, volontaires d'Enedis, envoyés à Mayotte, après un terrible cyclone qui a ravagé l'île, juste avant le Noël 2024. C'est le témoignage de l'un d'entre eux, Philippe Siguret, qui nous est ici livré.

Que comprend ce journal ? Un relevé des moments de cette aventure, avec photos et illustrations. En face d'un désastre, un sauvetage. Un simple récit ? Un écrit qui veut garder des leçons d'Histoire, de la Littérature, de l'Évangile autour d'un mot fort car représentant une force, la « LUMIÈRE ».

Une préface et un avant-propos, la présentation de la Première Cohorte de la FIRE ENEDIS, puis, c'est le cas de le dire, un mot-valise, les prépar-hâtifs... Et ce sont les « premiers pas », riches d'enseignements et de méditations : « Où les doutes succèdent au saisissement » ; « De quelques nouvelles données par écrit » ; « Imprégnation tropicale et leçons mahoraises » (belles leçons du pays et foi religieuse, nous sommes à quelques jours de Noël...) ; « Nos bonnes résolutions suffiront-elles ? » ; « Serait-ce une veillée d'armes ? ». Et cette fois on entre dans l'« Action ! », du 23 au 33 décembre, qu'il faut bien faire exister, Noël le permettra, dites 33 !

On admire ce travail fourni au bord de l'impossible et aussi cette volonté d'en témoigner, pour pérenniser un ébranlement, une rencontre, presque un miracle. Y sont conviés les Mahorais, plusieurs poètes (comme La Fontaine et Vigny) ou écrivains dont Kafka et Saint Exupéry, Jésus, face à un Monsieur Chido, certes tempestatif, mais bien trop. Quoi qu'il en soit c'est enfin un « retour au calme » et une belle conclusion : « deux semaines hors normes et pour rappeler à chacun à quel point le don de soi permet de construire à l'infini... »

Un récit d'énergie, d'émotions, un journal d'un électricien qui a voulu garder une trace écrite et photographique d'une expérience unique, vécue pour un Noël mahorais, des instants de Lumière...

Guy Lavorel



Les recensions de l'Académie d'octobre 2026⁵

Sœurs esclaves : roman / Maurice Bandaman

Éd. Présence Africaine, 2025

Cote : 70.398

A priori, le titre de cet ouvrage centre la pensée sur l'esclavage, ce qui est bien le sujet, la scène principale, l'abus dénoncé. Mais il y a les coulisses, la vérité en relief, le contexte qui fait connaître l'Afrique et les routes qui ont porté cet esclavage. Or, le titre porte aussi une dualité avec les sœurs et cette dualité s'inscrit dès le début : deux personnages, Jordan et Jacinthia, les blancs et les noirs, les bourreaux et les victimes, le présent et le passé, celui des ancêtres, et aussi les nombreux dialogues, comme pour atteindre une maïeutique nécessaire aux yeux de Maurice Bandaman, enseignant et diplomate.

On est donc confronté aux traumatismes vécus par une société dépendante de diverses servitudes : esclavage, scarification et autres mutilations, tabous, violences au sein du village et au-delà. Le livre a donc fonction de libération et doit exposer les chemins qui y mènent ; car il existe une capacité d'amour qui va être confronté au silence et subséquemment à la découverte de liens insoupçonnés. La sagesse, celle que transmet le patriarche ou l'Histoire, devrait s'imposer, mais au terme de combien de vicissitudes ? Tel est le défi lancé par ce roman.

C'est donc bien plus qu'un simple plaidoyer contre l'esclavage ou le racisme, avec un style éprouvé. C'est un bel exposé rendant compte de l'Afrique, de ses traditions, de ses légendes, le tout raconté par un griot de talent. On retient quelques passages représentatifs : une Genèse renouvelée pour le Dieu Offo, les mouches révélatrices d'une présence de poison, de merveilleuses descriptions de paysages, personnages, pérégrinations ou traversées tragiques ou encore accès à un autre monde, au-delà des surprises.

Et le style varie. Du narratif renvoyant à l'art du conteur, au dialogue et surtout aux passages psalmodiés, lesquels respirent et soufflent de mots empruntés au langage local mais aussi au français : « Ndahou yaki hooo !/ Mi anianam yaki hooo !/ Pardon chère sœur ! » Un texte cérémonial ou solennel pour hausser le ton.

Un livre africain riche de réflexions et de sagesse face aux tragédies et souffrances.

Guy Lavorel